

ZOÉ VALDÉS, DU TOKONOMA IMAGINAIRE À L'ÉCRITURE AU PINCEAU

PAR ELLE-MÊME

Tout a commencé par un trou minuscule dans le mur principal de la bâtisse déglinguée du Vieux La Havane où je vivais. Nous habitions une pièce étroite, au milieu de meubles entassés, ma mère, ma grand-mère, mes tantes (la vraie et la fausse), mes cousins et moi. C'est là que j'étais née et avais grandi, sous la menace d'un effondrement imminent. Ma seule consolation était le spectacle de cet immense mur écaillé qui m'offrait des figures en forme de nuages, lapins, chats et chiens totalement imaginaires. Un bout de chaux croulait-il ? Une nouvelle figure apparaissait à mes yeux sidérés.

J'ai introduit mon petit doigt dans le trou et l'ai élargi, jusqu'à ce que ma grand-mère me flanque une taloche : « Si tu continues comme ça tu vas démolir l'immeuble qui tombe déjà en ruines ! » J'ai cessé d'élargir cette nouvelle dimension à travers laquelle je m'imaginai déboucher sur un monde plein de dinosaures, peuplé des animaux les plus exotiques, tel que me les montrait le mur de plus en plus esquiné. En collant l'œil au trou, j'ai cru découvrir les formes et les couleurs magiques d'un kaléidoscope. Ma mère m'a délogée en me tirant les tresses. Elle savait comment m'arracher tout à trac de ma divagation rêveuse, et sans prendre de gants. Bien des années après, en lisant José Lezama Lima, j'ai pensé que ce trou à moi pourrait être comme le *tokonoma* dont il parle, cette cavité bourrée de secrets et de trophées sur les murs sages des foyers nippons, où s'expriment les âmes en peine. Je me suis dit que, si nous lisons dans la Bible que « l'esprit souffle où il vaudra » — ou bien où il veut ? —, j'avais perçu par centaines des voix d'esprits à travers ce hublot, que j'ai transformé sous mon ongle en gigantesque soleil noir.

Et j'ai continué à décortiquer autour de ce cercle, creusant de mes ongles des formes disparates, jusqu'à me retrouver le visage blanc de chaux. Les adultes ont fini par laisser faire l'incorrigible enfant que j'étais : « Eh bien, si tout ça doit s'écrouler un jour, que cela tombe au moins d'une façon poétique ! » arguait ma grand-mère avec une sage sérénité. C'est ce qui s'est produit, car finalement le plafond nous est tombé sur la tête, et l'on a été, ma grand-mère et moi, à deux doigts de n'en pas rattrapper pour le raconter. Et sans aucun lyrisme. Bien avant ce fatal écroulement, un après-midi où je déambulais rue Conde pour gagner la rue Merced —

nouveau logis d'une de mes linottes de tantes —, j'ai trouvé mon premier trésor : un sac contenant des crayons de maquillage, des graines et une alliance en or. Ma grand-mère a aussitôt subtilisé l'alliance en or qu'elle a rangée dans la poche de son tablier, « pour quand tu seras grande », a-t-elle lâché. Les graines, je les ai fourrées une par une à l'intérieur du trou, dans lequel j'avais déjà glissé quantité d'objets extravagants, à l'instar d'un coffre d'objets perdus, ou trouvés. J'ai montré les crayons à ma mère, qui m'a répondu : « Je n'ai pas de papier pour que tu peignes, mais si tu veux peindre, fais-le là... », et elle m'a montré le mur. Ce monde à moi, tellement à moi. S'il est vrai que ma grand-mère m'a dirigée vers l'écriture, c'est ma mère, peut-être sans le vouloir et sans doute pour que je la laisse tranquille et cesse de plonger du haut de l'armoire sur le matelas — non de peur que je me rompe le cou, mais par crainte que le matelas perde ses derniers bons ressorts —, qui m'a poussée à la peinture. Et toutes deux à la lecture.

En quelques semaines, ont surgi sur le mur de la chambre les formes les plus insolites, dialogues d'animaux et de visages, que seul un enfant est capable de peindre. Le bout des doigts a remplacé les crayons trop usés, portant ma peau au rouge vif. C'est alors que du trou a surgi aussi la racine d'un curieux arbre en fleurs qui, pour des raisons mystérieuses, a proliféré jusqu'à devenir un bosquet touffu.

Je ne sais si l'arbre que j'ai semé dans le mur a provoqué l'écroulement de l'immeuble qui ne tenait plus qu'à un fil, le fait est que l'édifice s'est mis à tanguer pour s'effondrer par petits bouts, et nous dedans. En nous laissant le temps de dévaler les escaliers. Une fois dehors, le fracas de l'éboulement dans notre dos nous a coupé le souffle. Tout ce qui est resté debout, c'est le mur, et l'arbre entrelacé du *tokonoma*.

Deux années ont passé qui m'ont paru une éternité, où nous avons survécu hébergées rue Montserrat, et deux autres où j'ai dormi dans un fauteuil du cinéma Actualidades. Quatre ans ont suffi pour me tourner vers l'écriture, d'une manière que j'ai crue définitive. Jusqu'à ce que traverse ma vie Ramón Unzueta, un adolescent aux cheveux en broussaille et au sourire exubérant, qui dès lors peignait dans mon âme et m'apprenait à peindre dans la sienne. Lectures, visites au musée des Beaux-Arts en tenant la main de ma grand-mère, et puis Ramón Unzueta, qui dessinait



Attys / Aiol.
1986, feutre et rouge à lèvres sur papier, 36 x 27 cm.

toutes sortes de personnages inspirés par la vie et le septième art, tel est le monde initiatique et autodidacte qui m'a rapprochée des arts plastiques.

Mon amitié et mon engagement postérieur avec les peintres de tous les temps et ceux de la génération des années 1980 à Cuba, et hors de Cuba, m'ont redonné le goût du pinceau et de la toile, outre celui de la critique artistique.

Un beau jour, un de ces jours moroses de l'exil, j'ai repris les crayons et le pinceau. Néanmoins, je n'avais jamais cessé de dessiner : des story-boards pour

esquisses cinématographiques et des scénarios de mon cru, et dans le but de projeter les caractères de quelques personnages de mes romans.

La peinture a toujours été présente dans mon écriture — et inversement — à travers ses thèmes principaux, grâce à l'œuvre des peintres que j'ai étudiée avec un amour méticuleux dans les musées, dans mes voyages... L'écriture est ma vie, la peinture a représenté plus d'une fois mon salut. ■

(traduit par Albert Bensoussan)